

Un puits de science

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). Un puits de science. *Liberté*, 28(1), 69–73.

XVI

UN PUIITS DE SCIENCE

*Il n'est point de maladie mortelle
que celle de l'âme.*

— Je suis, dit-il, le Professeur Tancrede Fumant. Je sais que, malgré l'ouïe perçante que vous vaut votre très jeune âge, vous ne pouvez entendre les majuscules. Il faut cependant que vous sachiez qu'elles sont là, devant les trois séries de phonèmes qui composent mon nom. Mais vous pouvez m'appeler «Ptf», comme tout le monde. Avec une seule majuscule.

Sophie et Julien eussent bien voulu converser avec leur nouvel ami (sémantiques en tous genres, découpages de poils et certitudes hasardeuses). Mais il était bien tard lorsque les deux orphelins atteignirent Roberval où ce brave homme, prévenu par M^{me} Chapdelaine, les attendait avec, sur sa figure réjouie, toute l'intelligence des membres de l'Ukuassé. Hélas, ils ne remarquèrent point cette brillante sans dédain, car la nuit était tombée avec application sur le Lac Saint-Jean. Tandis que M^{me} Chapdelaine était retournée aux affaires pressantes qui l'attendaient au centre culturel de Roberval, un silence pesant recouvrait la région. Seul le clapotis désespéré d'un nageur égaré parvenait parfois à leurs oreilles à peine adolescentes. Et, comme ils s'étonnaient, Ptf leur expliqua :

— L'oreille, mes enfants, comprend trois segments: l'externe, la moyenne et l'interne. Mystérieuse organisation de la nature! Ce que vous entendez, ce ahanement et ce brassage, ce sont des apparences auditives. Par elles, nous touchons à la réalité (ce pauvre nageur) et nous pouvons *raisonner* — avec toute l'approximation que recouvre le discours. Sachant que l'épreuve de la Traversée du Lac Saint-Jean, qui eut lieu l'an dernier, comporta un concurrent de

plus au départ qu'à l'arrivée, nous *concluons* — cela se nomme ainsi — qu'il s'agit là d'un nageur obstiné, mais lent. Vous pouvez, si vous le voulez, l'encourager du geste de la voix.

Devant le silence des deux enfants, Ptf se crut autorisé à continuer :

— La voix est une vibration produite par l'air qui, se glissant entre les cordes dites vocales...

Hélas, Sophie ne put en entendre davantage, car son frère se mit à vomir sur le siège de l'automobile de M^r Fumant. Les mouvements berçants du long voyage entre La Tuque et Roberval avaient sans doute rendu Julien malade. L'enfant se tenait le ventre, Sophie lui tint la tête. La Toyota usagée de Ptf ne tenait pas la route et faillit maintes fois capoter. Quand nos amis arrivèrent chez le Professeur, on donna du thé des bois au petit Julien et l'on alla se coucher.

Le lendemain, il était prévu de faire le tour du Lac Saint-Jean par Saint-Félicien, Sainte-Méthode et Dolbeau. Près de cette petite cité se trouve le monastère des Pères de Mistassini. Étant donné l'état de santé de Julien, qui ne s'améliorait pas, Sophie se demandait s'il ne faudrait pas que les bons Pères donnassent l'extrême-onction à son petit frère. Ils lui donnèrent des bonbons au jus de bleuet, qu'ils fabriquent avec ce fruit et dont le rapport leur permet d'arrondir le modeste pécule avec lequel ils entretiennent le monastère et nourrissent leur vie contemplative.

Le petit Julien s'empressa de vomir lorsqu'on l'eut poussé hors de la chapelle. L'inquiétude légitime de Sophie ne fit qu'augmenter. Elle *regrettait soudain d'avoir entrepris un pareil voyage qui, elle le voyait bien, ne pourrait cesser qu'au seuil de ce cœur vibrant du Québec où leur grand-mère épuisée, mourante, exsangue, les avait envoyés en expirant et sans même parvenir à en prononcer correctement toutes les syllabes...*

« Ah, se disait Sophie en se tordant les mains, si au moins grand-mère nous avait dit où ce cœur vibrant se trouve ! Nous voici, Julien et moi, jetés sur les routes du Québec où l'aventure nous guette avec son cortège de bons et de mauvais larrons ! Nous ne savons où nous allons ! Et Julien me donne bien des inquiétudes. Le voyage est dur, pour un enfant si jeune. »

Admirable Sophie, qui ne pensait point à elle-même, guère plus âgée que son frère, pourtant. Elle s'ouvrit de son souci au Professeur Fumant.

Ptf se grattait l'occiput, se curait la narine gauche — qu'il avait nettement plus volumineuse que la droite. Il réfléchissait devant ce



— On regarde! On ne touche pas!

problème qu'il appelait une « praxis » et, ne voulant pas inquiéter la jeune enfant avec un vocabulaire qu'il jugeait effrayant par sa crudité pour une si chaste auditrice, il s'écria enfin :

— Me semble que l'Père Perron avait fait ses études de médecine !

L'on se précipita au Père Perron. C'était un vieillard cacochyme affligé de tremblements sporadiques, lorsqu'il était pris par sa maladie qui porte le nom d'un médecin anglais (1755-1824).

Le brave homme s'enquit d'abord d'une voix d'outre-tombe si Julien avait sur lui une « castonguette ». On nomme ainsi au Québec la carte d'Assurance-Maladie qui, comme son nom l'indique, n'assure point la santé mais permet de se faire soigner aux frais de la société des malades réels et virtuels, et que rendit obligatoire un actuaire québécois (1920) encore vivant. Julien possédait une carte équivalente, du Manitoba, et le Père Perron s'en satisfit. Il voulut examiner le patient de fond en comble, il le fit mettre nu et allonger sur une paillasse. On écarta Sophie, mais Ptf se tint en garde près du petit garçon, car, marmonnait-il entre ses dents, « J'ai jamais trosté ces gars-là ».

Bien lui en prit, car le bon Père Perron, devant la beauté de ce jeune corps à peine pubère, fut pris de secousses et de déhanchements incontrôlables. Déjà ses mains s'avançaient au devant du temporel, comme pour saler et poivrer s'agitent les doigts divins du Chef du Méchoui Céleste.

— On regarde ! On ne touche pas, dit Ptf.

Et il sacra par l'esprit, sans remuer les lèvres.

Le Père Perron recommanda des simples. On nomme ainsi des plantes dont on ne peut analyser les effets que l'on suppose bénéfiques. De toute éternité les hommes et les femmes se soignent ainsi, car ils se fient à la nature de Dieu qu'ils ne comprennent point et se méfient, au contraire, des artifices inventés par la Créature, toujours sujette à caution. Un bon traitement par les simples en décoction peut faire des merveilles, s'il est recommandé par quelqu'un qui a l'âme pure et l'oreille de Dieu. Dans ce cas, pourtant, « l'oreille » ne signifie point l'organe que décrivait aux enfants, la veille, le Professeur Tancrede Fumant, mais une étroite communication entre un émetteur et un récepteur.

Sur les indications du Père Perron, on fit boire à Julien un jus d'ail sauvage mêlé d'un peu de coloquinte, que les paysans nomment *chicotin* et qui est un purgatif cucurbitacé. Cette potion eut pour effet d'inverser le sens des mouvements de Julien, et l'enfant se

délivra par le bas de façon naturelle.

Il fallait partir, d'une façon ou d'une autre. Car Péribonka n'était guère éloigné du monastère, et Ptf voulait montrer à nos deux héros la tombe de Maria Chapdelaine. Elle se trouve dans un minuscule cimetière, au bord du chemin, après le village célèbre que rendit immortel un écrivain, Louis Hémon.

Sur la route qui enjambe la rivière Péribonka, le Professeur marmonnait encore, et cette fois c'était contre ce qu'il appelait « le mythe de Louis Hémon ». Il lui semblait que les mérites du romancier français étaient fort minces et que d'une histoire somme toute très banale la voix populaire avait fait une épopée grandiose.

— Réfléchissez, mes enfants, disait-il. De la même façon que toute maladie, comme celle de Julien, est faite pour aboutir à un médecin, tout texte s'adresse à un professeur. Lui seul peut en démêler les fils et, par le biais d'un éclairage que nous appelons « rasant », en dévoiler les moindres rides et les plus insignifiants volumes. La lumière, de face, efface; de côté, elle met en valeur. Le lecteur vulgaire s'assied face au texte et il ne voit rien que la sotte apparence des choses. Le critique au contraire se recule et se penche, rien ne lui échappe du contexte — et, ajouta-t-il, je ne pratique pas le calembour!

Le petit Julien s'était endormi, Sophie avait cessé d'écouter Ptf, ne le comprenant pas. Elle était encore trop jeune mais ne tarderait sans doute pas à s'inscrire au Cégep, puis à l'Université où, enfin dévoilés, les immenses secrets de la littérature l'empêcheraient un jour de prendre les mauvais livres pour de bons romans comme la sépulture d'Éva Bouchard pour celle de Maria Chapdelaine.

Car c'était ainsi, et ils le découvrirent bientôt: une pierre simple, posée à même un gazon rabougri, recouvrait au cimetière les restes fatigués d'une femme qui n'avait vécu aucune des aventures de la fille des Chapdelaine!

Décus, les enfants et leur cicerone bougonnant reprirent la route en direction d'Alma et de Chicoutimi. Sophie admira plusieurs fois la nature sauvage et M^r Fumant ne put résister au plaisir du plagiaire en lui faisant remarquer que chaque rivière rencontrée avait eu l'intelligence de traverser la route en passant sous un pont.